

L'Écho de Saïda ^{numéro} 171

BULLETIN DE LIAISON DES SAÏDÉENS - 46^{ème} année - Mars 2025



UNE NOUVELLE ANNÉE COMMENCE !



Chères amies, chers amis,

Voici une nouvelle année durant laquelle, nous l'espérons tous, notre Amicale va poursuivre son chemin sous les meilleurs auspices. C'est la première fois que nous démarrons une année sans notre cher Alain que le Ciel a rappelé en juin dernier... Soyez sûrs que nous mettons tout en œuvre pour faire durer le plus longtemps possible les liens et la philosophie associative qui nous unissent, et particulièrement ce bulletin trimestriel.

Merci aux quelques bénévoles qui se mobilisent pour notre journal et pour organiser les rencontres régionales.

Merci à toutes celles et ceux qui nous adressent leurs messages de soutien !
Merci pour tous les bons vœux que nous avons reçus en début d'année 2025, qui nous sont allés droit au cœur.

Vous le savez, nous sommes à votre écoute, toutes vos idées et suggestions, textes et photos sont bienvenus. Avec toute notre amitié saïdénne, Le bureau de l'Amicale

3 - Remerciements

4 - Rouen

5 - Rassemblements

6,7 - Tiffrit

8,9 - CDHA

10,11 - Exodes espagnols

12,13 - Rue du 4 septembre

14,15 - La mouna

16 - Mémoire d'olivier

17,18 - Détente

19, 20 Carnet

Photo de couverture prise lors du voyage de 2010

CONTACTS

CONTACTEZ L'AMICALE :

L'adresse du siège de notre Amicale est inchangée, vos documents papier (chèques, courriers, photos...) sont à adresser à :

Amicale des Saïdéens
1 impasse Samson
31500 - TOULOUSE

Désormais, la seule adresse électronique de l'Amicale est :

assosaida9r@gmail.com

Vous devez l'utiliser pour tous vos envois relatifs à la vie de l'Amicale : articles, annonces pour le carnet, photos pour l'Écho, demande de renseignements ou tout autre type de correspondance.

Si besoin d'un échange verbal, vous pouvez téléphoner à :

- Christian Duran : 06 63 41 49 08
- Jean-Pierre Diaz : 07 81 44 21 07
- Claire Lesca : 06 15 38 81 17

COTISATIONS

Adressez votre chèque à Claire Lesca notre trésorière
: Amicale des Saïdéens

1 impasse Samson - 31500 TOULOUSE
Pour payer par virement bancaire,
demandez-nous le RIB de l'Amicale

Cotisation 2025 : 25 €
Soutien à volonté

MERCI À VOUS POUR CES SOUHAITS !

Vous êtes encore nombreux à nous adresser vos vœux de bonne année accompagnés de mots de félicitations et d'encouragements à faire vivre les souvenirs de notre jeunesse qui nous font chaud au cœur. Merci à vous et que la Vie nous permette d'échanger nos vœux le plus longtemps possible!

Nous ne pouvons pas publier tous vos envois tant ils sont nombreux. Merci de votre compréhension

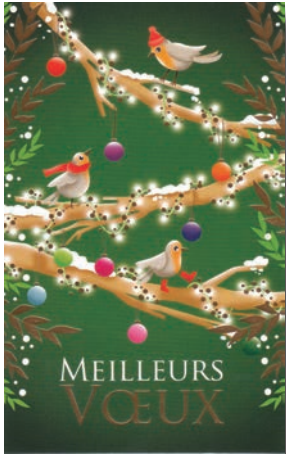
Encore merci pour ces pages de lecture toujours aussi passionnantes

Bonne et Heureuse Année 2025 à toute l'équipe bénévole de notre Amicale.
Merci pour votre travail de mémoire qui nous fait revivre un passé Heureux. Sante' bonheur et joie à tous.



Mon Dieu, et tous les êtres qui vous aiment, pour toute l'équipe qui donne Vie année après année à notre Magazine. Je souhaite un Noël de paix, de bonheur et de joie -
Que Dieu vous garde en santé et vous offre de belles vacances.
Merci à la fidélité de votre engagement à nous offrir bonheur et nostalgie à la lecture de notre Écho de SAÏDA.

Continuez à ravir tous les abonnés par votre travail sur l'Écho de Saïda qui est toujours parfait et très agréable à découvrir.



Voilà, bonne et joyeuse
Nuit d'adieu de 2024
Je vous souhaite ainsi qu'à
l'Amicale et à ses adhérents
une Super année 2025
Toujours aussi dynamique
Amicalement
Michèle

Je vous remercie et vous félicite car grâce à votre dévouement notre ville natale n'a pas encore disparue de nos mémoires. Que Dieu vous garde



Merci à la super équipe des saïdéens qui fait le maximum pour nous apporter joies et souvenirs

à l'occasion de l'an 2025
je vous souhaite une bonne
et heureuse année à toute
l'équipe. A chaque fois c'est
un grand bonheur de découvrir
l'écho de Saïda.
Je vous envoie la cotisation
de l'année 2025.
Amicalement à Tous

Mon Dieu, et tous les êtres qui vous aiment, pour toute l'équipe qui donne Vie année après année à notre Magazine. Je souhaite un Noël de paix, de bonheur et de joie -
Que Dieu vous garde en santé et vous offre de belles vacances.
Merci à la fidélité de votre engagement à nous offrir bonheur et nostalgie à la lecture de notre Écho de SAÏDA.

Je vous adresse notre admiration pour l'incalculable bonheur que vous nous offrez à chaque parution de notre journal, un grand merci



HISTOIRE Saïda, petite sœur oubliée de Rouen



En 1972, inauguration à Rouen du mémorial des rapatriés d'Algérie. Tout à gauche, Jean Lecanuet.

1962, indépendance de l'Algérie. Près de 90 familles pieds-noirs de la petite ville de Saïda, au nord-ouest de l'Algérie, trouvent refuge dans la capitale normande. Cinquante ans plus tard, Rouen commémore un pan oublié de son histoire. Samedi 19 mai, à 10h, une plaque commémorative sera posée au cimetière Monumental.

Tout a débuté en 1960. Plusieurs jeunes de Saïda partent en colonie de vacances à Bacqueville-en-Caux. Peu après, l'abbé Dauboeuf

convainc Bernard Tissot, le maire de Rouen de l'époque, de jumeler sa ville à celle de Saïda. Deux ans plus tard, des centaines de rapatriés sont accueillis au bord de la Seine. « Cinquante ans plus tard, grâce à l'aide de Jean-Marie Tissot, le fils de l'ancien maire, j'ai voulu dire merci aux Rouennais de nous avoir accueillis », témoigne Alain Cazorla, de l'Amicale des Saïdéens, rapatrié d'Algérie à l'âge de 15 ans. « Ce sera l'occasion de réunir les familles saïdéennes encore présentes à Rouen ».

Rouen

Coupures de presse retrouvées dans nos archives :

Joseph Génolini, fondateur et premier président de note Amicale au côté des officiels en 1972.

Depuis, les liens avec Rouen sont restés aussi chaleureux, et, chaque année des rencontres sont organisées par Alain Cazorla lors de la Toussaint.

Rencontre 2024, à Rouen avec une Saïdeenne née en France

J'avais, grâce à Saidanostalgérie, constaté la présence près de Rouen de Laurence Saëz, fille de Frédérique Saëz, de Saïda.

J'ai contacté Laurence pour lui souhaiter la bienvenue en Normandie et échanger avec elle sur nos liens familiaux.

J'ai alors suggéré l'idée d'un déjeuner à Rouen avec quelques Saïdéens. Laurence a immédiatement répondu favorablement, et c'est dans un restaurant pied noir, avec repas traditionnels paëlla, couscous et anisette que nous nous sommes retrouvés le 4 janvier dernier.

Étaient présents : Laurence et son époux Éric, René Guirado et Agnès son épouse, Jeanne Daure et son époux, Pierre Cazorla, Yolande Kunkel, mon épouse Claire et moi-même.

Souvenirs et discussions ont émaillé le bonheur d'être ensemble et Laurence était ravie de rencontrer quelques « Saïdéens normands » Nous avons décidé de renouveler ces moments si particuliers pour retrouver cette ambiance si propre aux Saïdéens...

Alain Cazorla

Souvenirs de Saïda

HOMMAGE. Samedi 19 mai, les anciens de Saïda en Algérie viendront remercier la ville pour son accueil en 1962.

A Rouen, Alain Cazorla est avant tout connu pour avoir été l'ancien directeur commercial du Port autonome. Aujourd'hui installé à Marseille, toujours impliqué dans le commerce international, il n'a pourtant pas coupé les ponts avec la cité qui l'a accueilli à l'été 1962, en provenance de sa ville natale, Saïda en Algérie. Samedi 19 mai, il sera de retour en Normandie pour quelques jours à l'occasion d'une journée organisée par l'amicale des Saïdéens.

Pied-noir, rapatrié, il est issu de ces familles qui ont dû fuir à l'heure de l'indépendance algérienne, « sans rien, sans argent, sans aide », rappelle-t-il, sans colère, mais pas sans nostalgie. « A l'époque, il faut le dire, nous avons été abandonnés... Pas par tous heureusement... »

80 familles accueillies

A Rouen, le maire de l'époque, Bernard Tissot, et le préfet de Seine-Maritime, Pierre Chaussade, n'oublient pas les liens qui se sont créés avec cette petite ville, à 500 kilomètres à l'ouest d'Alger. Un jumelage récent qui les incite à faire le nécessaire pour accueillir plus de 80 familles dans des logements de l'agglomération. Alain Cazorla s'en souvient. A l'époque, il a 13 ans et demi. Pour lui, le dépaysement n'est pas vraiment total. A l'été 1960, il a fait



En novembre 1972, Joseph Génolini, premier président de l'Amicale des Saïdéens, inaugure une stèle au cimetière du Monumental

partie d'un petit groupe d'enfants venu en colonie de vacances à Caudébec-en-Caux. « Mais ce premier hiver a été si froid. C'était terrible pour nous qui n'avions pas de vêtements adaptés... » Avec ses parents et ses deux frères, il loge sur les Hauts de Rouen, dans l'immeuble de la « Banane ». C'est du côté de ces habitants, de ses jeunes voisins, qu'il trouve le réconfort. « Les gens nous ont observés, nous nous rejeter. Puis petit à petit, ils nous ont ouvert leur porte. Je n'oublierai jamais cet accueil, cette chaleur. Aujourd'hui, cinquante ans après, nous voulons les remercier ».

Contre toute idée de récupération politicienne ou partisane, Alain Cazorla veut simplement honorer la mémoire de ceux qui leur ont

tendu la main. « L'abbé Daubeuf en particulier qui a toujours œuvré pour les plus démunis et qui a toujours été d'un grand secours ». Il appelle donc toutes les familles saïdéennes, leurs descendants, « mais aussi tous leurs amis quelle que soit leur origine », à se retrouver le matin à 10 h, au cimetière du Monumental, près de la stèle inaugurée le 1er novembre 1972 en hommage aux rapatriés de Saïda. Puis à 11 h en mairie, avant d'aller à Mont-Saint-Aignan pour un déjeuner et un repas le soir. Pour se souvenir. « Et pour dire tout simplement : merci... »

LAURENT DEROUET

Plus d'infos au 04.67.64.00.38 et 06.85.91.66.57 ou amicaldesaïda@orange.fr.



Nos rassemblements régionaux 2025

Samedi 31 mai 2025 : Provence Alpes Côte d'Azur

Lieu : La Dolce Vita - 1 rue Lavoisier - Tél. 04 42 73 58 - 13470 Carnoux en Provence

Participation : **30€ par personne**

Programme : accueil à partir de 11h30 - Apéritif de 12h00 à 13h00 - Repas à 13h00

Inscriptions et envoi de chèques
(à l'ordre de Amicale des Saïdéens) :

Marcel Gomez - Lotissement Bel Horizon N° 1 - Avenue Bel Air - 13600 La Ciotat
Tél. 06 19 73 17 04 - Si vous souhaitez payer par virement, demandez un RIB à l'Amicale :

assosaida9r@gmail.com

Attention : pour des raisons d'organisation, s'inscrire impérativement avant le 15 avril 2025 auprès de Marcel Gomez - Merci

Hébergement: si vous voulez profiter de votre venue en Provence pour faire un peu de tourisme, adressez-vous directement à : Hostellerie La Crémaillère - 4 rue Tony Garnier 13470 Carnoux - Tél. 04 42 73 71 52

Dimanche 22 juin 2025 : Hérault et alentours

Lieu : Clos de l'Aube rouge - 115 avenue de l'Aube rouge - 34170 Castelnau le Lez
Tél. 04 99 58 00 00

Programme : Assemblée générale de l'Amicale : 9h30 à 11h30
Apéritif de 12h00 à 13h00 - Repas à 13h00

Participation : **30€ par personne**

Inscriptions et envoi de chèques :
(à l'ordre de Amicale des Saïdéens) :
Christian Duran - 239 avenue Jacques Dumas - 83190 Ollioules - Tél. 06 63 41 49 08
Pour payer par virement, demandez un RIB à l'Amicale : assosaida9r@gmail.com

Attention : pour des raisons d'organisation, s'inscrire impérativement avant le 25 avril 2025 auprès de Christian Duran - Merci

Hébergement: Le Clos de l'Aube rouge est un établissement avec hôtel***. Précisez lors de votre inscription si vous souhaitez y dormir la nuit de samedi à dimanche et/ou celle de dimanche à lundi et rajoutez 100 € par personne (petit déjeuner compris), et par nuitée

BULLETIN D'INSCRIPTION

À découper, photocopier ou recopier

Nom Prénom

Adresse

Téléphone E-mail :@.....

J'inscris personne(s)

pour Carnoux-en-Provence, je fais le nécessaire auprès de **Marcel Gomez** avant le 15 avril

pour Castelnau-le-Lez, je fais le nécessaire auprès de **Christian Duran** avant le 25 avril

Je réserve au Clos de l'Aube rouge chambre(s) pour nuit(s)

Les prochaines réunions régionales vous seront communiquées, avec tous les détails, sur le prochain Écho de Saïda que vous recevrez fin juin prochain. Notez déjà sur vos plannings :

Mi-septembre : région lyonnaise - Mi-octobre : Toulouse - Toussaint : Rouen

Les cascades de Tiffrit

La localité de Tiffrit* est située à moins de trente kilomètres de Saïda, peu avant Balloul, sur l'axe menant à Tiaret. Ce site est connu pour ses cascades, sujet que nous allons traiter, mais aussi pour ses grottes, découvertes au début de la colonisation par F. Doumergue et le capitaine Poirier, renfermant des vestiges et des gravures rupestres attestant de la présence de peuplades préhistoriques.

L'oued à l'origine des cascades de Tiffrit traverse une région semi-désertique et se ramifie en méandres bordés de lauriers-roses avant de se déverser sur les parois d'une falaise haute de plusieurs dizaines de mètres. Le paysage, qui offre alors aux regards un spectacle imprenable, parfaitement visible pour les usagers de l'ex RN6, est fascinant par la beauté de sa végétation luxuriante illuminée par l'éclat de l'eau des cascades.



La beauté de ce lieu n'a pas laissé indifférent ses visiteurs comme le montrent les commentaires dithyrambiques que j'ai relevés sur le forum et sur internet : « c'est une belle surprise de découvrir cette cascade dans une nature encore sauvage »... « un lieu magnifique, une vue exceptionnelle »... « j'ai eu la chance de découvrir un paysage magique, une vue imprenable : j'étais tout simplement devant les cascades de Tiffrit ».... « la meilleure destination pour profiter du charme de Saïda ce sont les cascades de Tiffrit où vous pourrez vous promener dans une atmosphère merveilleuse remplie du son des chutes d'eau, de l'air frais, ainsi qu'une vue sur les paysages étonnants que la nature a créés dans la région »... « décor magique, véritable oasis »... On comprend alors pourquoi, premièrement, les autorités locales veulent en faire un lieu touristique

et s'appuie même sur l'émission d'un timbre-poste, deuxièmement, la visite des cascades de Tiffrit était au programme lors des retours au pays de nos concitoyens.



Les cascades de Tiffrit, j'en ai beaucoup entendu parler mais, comme de nombreux Saïdiens de ma génération, je ne connaissais pas ce lieu magnifique, faute de moyens de locomotion pour aller les visiter ou à cause de priorités des parents dans leurs sorties et, plus tard, en raison de l'insécurité qui régnait dans ce secteur. Cependant, comme le rappelle Hubert Méréa, « elles ont été pour certaines familles un coin paradisiaque, destination de tant de balades et de pique-niques où certains lundis de Pâques nous allions manger un bon riz préparé au feu de bois ». Les cascades de Tiffrit étaient connues et visitées depuis longtemps et nous en avons la preuve avec cette carte postale ancienne (probablement du début du siècle si l'on juge les tenues des 2 personnages) et cette photographie transmises au Forum en 2009 par Paul Ermosilla. Avec tous ceux ayant découvert comme moi ce lieu sur le forum,



nous devons un grand merci à nos compatriotes qui y ont déposé des photographies de ce petit coin de paradis.



Elles nous ont permis de le connaître visuellement et de l'apprécier à défaut de pouvoir entendre les bruits des chutes d'eau et de sentir les odeurs de la végétation.

Cependant, le cliché ci-dessous de la

famille Richet, pris en octobre 2009, nous rappelle que le problème de l'eau important dans le monde l'est particulièrement dans cette région. En effet, triste spectacle, les cascades ne coulaient pas le jour de leur visite. C'était désolant...



Elles s'étaient asséchées, pendant près de deux décennies, depuis les années 1990 en raison d'une sécheresse ayant durement sévi dans toute la région sud-ouest du pays.

À l'inverse, la pluviométrie généreuse de l'hiver 2008 a provoqué des inondations ayant causé d'importants dégâts matériels sans faire de victime dans les bourgs voisins. Conséquence, elle a permis la renaissance des cascades. La nature a bel et bien repris ses droits à Tiffrit offrant aux Saïdéens, venus l'admirer en 2010, la magie de leur paysage féérique et envoutant.

* Dans cet article, Tiffrit écrit avec 2f car c'était sous cette forme que nous avons connu ce lieu mais sachez que depuis notre exode, les Algériens l'ont orthographié Tifrit.

Quatre photos prises à Tiffrit lors du voyage de 2010, magistralement organisé par Alain Crach (ci-dessous)



Ci-dessus :
Marie-Claire
Génolini-Allène



Ci-contre :
Claire
Lesca-Génolini



Centre de Documentation Historique sur l'Algérie



Vous êtes nombreux, parmi les adhérents de l'Amicale des Saïdéens à connaître, ou avoir entendu parler du CDHA. Mais le connaissez-vous vraiment ?

Nous nous sommes rendus à Aix-en-Provence pour (re) découvrir ce centre de Documentation Historique sur l'Algérie. Madame Louise Picot, du pôle Association, et Monsieur XXX, en charge de la numérisation de tous les documents reçus (films 8mm, 9 et 16 mm, cassettes VHS) qui nous ont très chaleureusement accueillis et fait visiter l'ensemble de la structure.

En un mot comme en cent : IMPRESSIONNANT !

Quelle joie de constater les nombreuses activités de cette Association reconnue d'utilité publique.

Beaucoup de Bénévoles (plus de 40 membres actifs) donnent de leur temps et de leur énergie pour faire vivre ces témoignages de notre histoire, et surtout, nous donner l'assurance que - après notre départ - tout cela va demeurer et sera à disposition de nos descendants, même lointains.

C'est un plaisir indicible de découvrir le nombre de dons dont dispose le CDHA, aujourd'hui présidé par Madame Martine Ivara-Deveney. Un petit aperçu, ci-après, du patrimoine sauvegardé :

- Plus de 190 000 Livres dont 9 500 classés livres anciens et 97 000 postérieurs à à 1962
- Revues, journaux : 31 000, dont 12 000 journaux quotidiens
- Archives : plus de 600 fonds d'archives personnelles, familiales, d'entreprises et d'associations
- Images : un fond de 25 000 cartes postales anciennes, dessins et photographies d'époque
- Cartes et plans : plus de 1900 sont classés dans la cartotheque dont certaines datant du début de la présence française
- Gravures et tableaux : plus de 120 œuvres originales.
- Ajoutons à cela des collections : 3 vitrines de soldats de plomb extraordinaires, des meubles d'origine , des maquettes de parties ce villes, dont celle de Saïda.



132 ans d'Histoire, 50 ans de Mémoire



Maquette Saïda

Le CDHA est aujourd'hui mondialement connu car il reçoit des chercheurs, des universitaires de tous pays. Il organise des colloques, des actions pédagogiques auprès de la jeunesse...

Le CDHA va héberger gratuitement les sites Internet de Saïda. Ainsi notre mémoire va nous survivre puisque nous ne sommes pas éternels !!!



L'Amicale des Saïdéens vous encourage tous très vivement à soutenir cet organisme. Vous pouvez y adhérer (bulletin ci-dessous), et surtout leur faire parvenir tout ce qui vous paraît digne de rappeler notre chère ville de Saïda, et de l'Algérie française tout entière. Envoyez vos objets, cartes postales, photographies, lettres manuscrites de l'époque, tableaux, récit de votre exode...

Pensez à consulter le site Internet du CDHA, et vous abonner gratuitement à leur chaîne Youtube, des trésors vous y attendent!

BULLETIN D'ADHÉSION au CDHA

Nom Prénom :

Profession (actuelle/ancienne)

Né(e) le À

Adresse

Code postal Ville

E-mail :

Paiement en ligne : www.cdha.fr, onglet « adhérer »

Paiement par chèque à l'ordre de CDHA

Je choisis de verser : 50€ (minimum)

Autre montant (à volonté) :

Important

Association reconnue d'utilité publique, le CDHA vous permet de bénéficier d'une réduction d'impôts sur le revenu correspondant à 66% de votre versement.

Ainsi, un versement de 50€ ne vous coûte que 17€, de 100€ : 34€, de 200 € : 68€

À retourner à : CDHA, Conservatoire National de la Mémoire des Français d'Afrique du Nord -36 ter avenue de l'Europe
13090 Aix-en Provence

www.cdha.fr - contact@cdha.fr - Tél. 04 42 52 32 89



Les partenaires du CDHA : la Ville d'Aix-en-Provence, la Région Sud PACA, le Conseil départemental 13, l'ONAC, la Métropole Aix-Marseille-Provence et la FRHA.

Retour sur un épisode dramatique qui fait partie de notre histoire : l'exode des républicains espagnols. Par Natacha Canovas née Sanmiguel

Mes parents Antonio et Perfecta Sanmiguel sont nés tous deux à Villena, province d'Alicante en Espagne. C'est sur cette terre que je vis le jour en 1937, soit un an après le début de la guerre civile en Espagne.

En janvier 1939, la victoire des franquistes semblait proche et mon père, un républicain engagé, secrétaire du parti socialiste de la province



d'Alicante risquait sa vie et celle de sa famille. Il décida alors, en accord avec ma mère, de fuir leur pays.

L'épisode de la Retirada dans le nord de l'Espagne signifiait l'exode des espagnols vers la France, la traversée des Pyrénées à pied pour atteindre des camps de réfugiés comme ceux d'Argelès et de Rivesaltes.



Dans le sud de l'Espagne, et précisément dans la province d'Alicante, c'était la traversée de la méditerranée, par bateau, en direction de l'Afrique du Nord.

Durant les derniers jours avant notre départ, mes parents rassemblèrent quelques affaires indispensables et quittèrent Villena en direction d'Alicante. A notre arrivée sur le port, une marée humaine attendait interminablement sur le quai, avec l'espoir de pouvoir prendre un bateau, un bateau salvateur... C'est à ce moment précis que mon père décida de ne pas embarquer. Il avait en effet le sentiment qu'il prenait la place d'un enfant, d'une femme ou d'un aîné qui était prioritaire par rapport à lui. Il dit alors à ma mère : « je ne partirai pas avec vous, je vous rejoindrai plus tard ». Ma mère lui répondit : « je ne pars pas, je reste avec

toi » Mais mon père rétorqua : « vous allez partir car tu as notre fille avec toi et il faut la sauver des représailles qui s'annoncent sanglantes. »

Nous voici parties ma mère et moi, âgée de 17 mois, avec quelques pénates rassemblés à la hâte. Ma mère dut se séparer douloureusement de sa mère qu'elle laissa à Villena. Ma grand-mère était déjà âgée et mon père pensait que, du fait qu'elle ne portait pas notre nom de famille, elle ne risquait rien en restant chez elle et que, de surcroît, elle libérait une place sur le bateau pour un autre républicain qui lui, risquait sa vie. Effectivement elle n'a jamais été inquiétée. Ma mère qui avait 31 ans à ce moment-là n'a jamais revu sa maman...

Après deux jours de traversée, nous arrivâmes à Oran et ce fut à nouveau la stupéfaction : une marée humaine d'espagnols se trouvait sur le port. Ils étaient là, soumis à la décision des autorités françaises qui, dépassées par le nombre, ne savaient ni les accueillir ni les encadrer. L'attente fut longue avant que l'on nous conduise vers Alger et plus précisément à Ténès. De là, on nous envoya dans le camp d'internement de Carnot.

C'était un camp fait de baraques en bois, avec pour seule couche de la paille malgré le froid hivernal d'un mois de janvier. J'étais encore un bébé mais j'ai pu dire à mère à ce moment-là : « yo no quiero dormir aquí, quiero dormir en mi cunita ». Le camp était entouré de barbelés et de l'autre côté, des gardes sénégalais en arme nous surveillaient. Nous y restâmes environ cinq mois avant de partir pour Oran avec d'autres réfugiés de Villena.

Pour subvenir à nos besoins, ma mère, aidée par ces derniers, se mit à fabriquer du savon pour le vendre ensuite au marché noir. Ils lui fournissaient la graisse de mouton et la soude caustique nécessaires à la préparation, laquelle s'opérait la nuit, dans une cave, en raison des odeurs. Le savon liquide était alors coulé dans des moules fait avec du zinc récupéré, et, au petit matin, chacun revenait couper des barres de savon avant qu'il ne durcisse. Ma mère emballait celles qui lui revenaient, les plaçait dans son panier et bravant tous les risques, partait les vendre de porte en porte avec moi à ses côtés.

Trois jours avant la fin de la guerre civile, lorsque les nationalistes entrèrent dans Madrid, mon père décida comme beaucoup d'autres de fuir l'Espagne. En arrivant sur le port d'Alicante le 28 mars 1939, des milliers d'espagnols se trouvaient là avec l'espoir de pouvoir traverser la méditerranée.

Ce jour-là, sur le port, un grand bateau noir, un charbonnier anglais nommé le Stanbrook venait de décharger sa cargaison et s'appêtait à repartir à vide.



Son capitaine, Archibald Dickson avait pour interdiction de prendre à son bord des passagers. Le bateau quitta la rade d'Alicante à la nuit tombée mais une fois arrivé en haute mer, faisant fi des ordres et n'écoutant que son cœur, le capitaine décida de faire demi-tour et rentra au port afin d'embarquer à son bord près de 3000 républicains venus de Madrid mais aussi de Valence et sans doute d'autres provinces. Le capitaine s'appliqua à accueillir un par un les passagers comme en a témoigné Helia González (également passagère du navire) qui avait alors quatre ans et demi : «Le capitaine me prit dans ses bras et m'embrassa sur les deux joues...j'appris plus tard qu'il avait une fille du même âge » Il laissa monter



à bord tant d'hommes, de femmes et d'enfants qu'il dira plus tard qu'il leur était impossible de bouger tant ils étaient entassés sur le pont. Les passagers dormaient en effet debout, les uns contre les autres, jusque dans les cabines que les officiers ainsi que le capitaine leur cédèrent. Le bateau prit la liberté de suivre une route de flottaison en zig-zag, tous feux éteints, afin d'éviter les bombardements des sous-marins et de l'aviation franquiste. La traversée fut dangereuse et dura vingt heures comme le souligne Rafael Arnal, fondateur de l'Association Opération Stanbrook. L'arrivée à Oran fut elle aussi douloureuse : les passagers hommes furent assignés à rester dans le bateau pendant quarante jours dans des conditions extrêmes. Dans une période sombre de l'histoire, sous fond de seconde guerre mondiale, la présence des « rouges » pouvait altérer l'ordre public ! Notons que la France ne facilita pas



l'approvisionnement en denrées alimentaires et en eau potable et abandonna ces pauvres malheureux à leur triste sort. Rappelons que le Stanbrook fut le dernier bateau de l'exil et qu'un buste à la mémoire d'Archibald Dickson a été érigé sur le port d'Alicante en 2014 par la Comisión Cívica de

la Recuperación Histórica.

Mon père n'évoqua jamais avec nous cet épisode tant il fut douloureux comme l'on peut, sans nul doute, l'imaginer. Je dois la reconstitution de cette tragique odyssee grâce aux documents que j'ai pu retrouver, notamment un article du journal El País, daté du 23 mars 2014 que mon beau-frère, Émile Martinez, fidèle lecteur de ce journal, nous a rapporté ce jour-là. Dans ce bateau il y avait des enfants seuls que les parents

envoyaient en Afrique du Nord dans le seul but de les protéger de la guerre. Parmi eux, Miguel alors âgé de neuf ans, enregistré sous le n° 2583 et qui fut recueilli par mon père. A son arrivée à Oran il fut conduit avec les femmes et les enfants dans une prison désaffectée.

Mon père lui, fut transféré dans un camp d'internement à Kénadza près de Colomb Béchar où il y resta jusqu'en 1942. Pendant l'une de ses permissions il ira récupérer Miguel pour le confier à ma mère, à Oran. Miguelito, « Miguelico » comme nous l'appelions, resta avec nous jusqu'en février 1940 date à laquelle, en raison de la seconde guerre mondiale, ces enfants furent rapatriés en Espagne. Nous ne revîmes plus ce « petit frère » que nous avons adopté et qui appelait mes parents « papá y mamá » (cf. photo 5). Quant à mon père, la condition pour sortir du camp était de présenter un contrat de travail et une attestation de logement. Il trouva alors du travail à Saïda au Génie Militaire et, grâce à Mr Joseph Molina (maçon), un logement, rue Varnier. Les familles Molina et Sanmiguel devinrent voisines et partageaient la même cour intérieure.

Ma mère avec ses trois enfants dont les deux derniers naquirent à Oran rejoignit mon père à Saïda... Nous arrivâmes en janvier 1943 avec ma sœur et mon frère âgés respectivement de deux ans et demi et cinq mois. Ce jour-là il avait neigé. A l'arrêt du car, nous attendaient mon père et ce brave Monsieur Molina. Il déchargea ma mère d'une valise et prit ma sœur dans ses bras. Nous descendîmes la rue Jeanne-D'Arc, ma mère avec son bébé dans les bras et un panier contenant des biberons, du lait et des langes ; mon père, en raison de son handicap, portait seulement quelques baluchons ; quant à moi, du haut de mes cinq ans, je m'agrippais aux jupes de ma mère et suivait la marche, sentant mes petits pieds froids dans la neige. A notre arrivée rue Varnier, lorsque la porte de l'appartement de monsieur Molina s'ouvrit, je vis, les yeux éblouis, un grand feu de cheminée qui illuminait la pièce et madame Molina qui venait de préparer une bonne soupe chaude, laquelle nous ravigota. Jamais je n'oublierai cet accueil simple et chaleureux d'une famille sans aucun lien de parenté mais qui, par la suite, devint notre famille à part entière. Notre vie à Saïda fut simple et heureuse et nous eûmes... beaucoup d'amis



Natacha Canovas
née Sanmiguel



La rue du Quatre-septembre

Les nôtres, ceux de notre jeunesse, de notre ville sont toujours aussi vivaces malgré le temps qui s'enfuit. C'est ainsi que j'ai retrouvé et relu avec plaisir sur le superbe forum de Saïda Nostalgie d'Hubert Méréa les souvenirs de plusieurs compatriotes concernant la rue du 4 septembre que j'empruntais régulièrement pour me rendre au cours complémentaire Jules Ferry pendant ma scolarité. Les voici synthétisés, en espérant les avoir bien interprétés, et illustrés de photographies, certaines très anciennes qui les accompagnaient. Bien entendu les descriptions sont parfois imprécises et loin d'être exhaustives mais comment peut-il en être autrement après tant d'années ?

Le nom de cette rue est lié à la proclamation de la République française du 4 septembre 1870. Celle-ci survient à la suite de la déroutée des troupes françaises, encerclées dans Sedan par l'armée prussienne, puis à la capitulation de l'empereur Napoléon III provoquant sa déchéance et la chute du Second Empire. Il s'agit là du fondement de la Troisième République.



À Saïda, la rue du quatre-septembre est une artère importante qui, à la jonction de la rue du Marechal Liautey au niveau du Théâtre, prolonge la rue du onze-novembre desservant le sud du département. Avec les avenues Foch, Gambetta et Clémenceau elle aboutit au carrefour du centre-ville matérialisé par un mini rond-point où se tenait souvent un policier municipal assurant la circulation automobile.

En venant du Théâtre et en se dirigeant vers le centre-ville la rue du quatre-septembre reçoit côté gauche, les rues Jeanne d'Arc et Victor Hugo, côté droit, les rues Bezy, Flatters, Négrier et Blandan. Côté droit de de la rue du Quatre Septembre se tenait la magnifique Maison de l'Agriculture depuis les bâtiments de la coopérative de meunerie, situés à l'angle de la rue



Bezy, jusqu'à la rue Flatters. Les photographies de cet édifice, qui n'a pas beaucoup changé depuis notre exode, extérieurement en tout cas, ont ravivé les souvenirs de Christian Luna. Avant sa construction, sa grand-mère, Mme Rios y a travaillé de nombreuses années. Elle parlait souvent de François Duran, le directeur, le père de Christian, et aussi de Monsieur Rocca, l'un des chefs de service et le père de Francis Rocca que beaucoup de Saïdéens connaissaient car il était de notre génération.



Elle était employée à la sacherie du dépôt de la minoterie, dans un grand bâtiment qui lui aussi paraît bien conservé et qui se trouvait de l'autre côté de la rue, d'où l'on apercevait tout au bout du trottoir notre magnifique théâtre. Le travail à la sacherie consistait à réparer les sacs en jute avec les machines à coudre ou à la main. Travail pénible car la poussière de ces sacs rendait l'atmosphère irrespirable.



Dans l'immeuble situé à l'angle de la rue Flatters, Photo 4 Roland Cocheteux nous a rappelé que se trouvait autrefois le dépôt de farine et semoule de la Minoterie Lourteigt et veuve Gibert de Tafrent (créé en 1901) mais également en étage la maison familiale où sont nés les enfants Cocheteux dont le chibani du forum. Dans cette maison a vécu son grand-oncle Lourteigt qui se faisait appeler citoyen, probablement en souvenir d'un ascendant républicain de 1848. Dans cet immeuble, où habitait aussi la famille Vincent, se trouvait le mont-de-piété tenu à l'époque par Mme Berméjo. C'était un comptoir de prêt sur gage et certains jours il y avait une queue assez importante de personnes qui attendaient l'ouverture.

Paulo Ermosilla n'a pas oublié qu'en remontant côté droit, de la rue Négrier jusqu'à l'angle de la rue Blandon où s'ouvrait son entrée, était située la quincaillerie Planelles et Lopez devenue quelques années plus tard la quincaillerie Lalet Rivas et Valdenaire qui ont développé ce commerce et en ont fait un magasin multi-services. On y vendait : des articles et ustensiles de cuisine, vaisselle, des petits produits utilitaires en métal, outils, vis, boulons, clous, serrures, charnières etc..., des cadeaux, du matériel de chauffage, de lavage, de réfrigération, des armes de chasse, des peintures, des matériaux de construction, du matériel agricole, tracteurs, moissonneuses-batteuses Massey-Harris, et j'en oublie certainement beaucoup d'autres. Pour l'histoire, messieurs Planelles et Lopez, à l'âge d'un repos bien mérité (on ne parlait pas de retraite à l'époque) avaient cédé à leurs trois principaux employés dans l'ordre alphabétique Albert Planelles Jean Rivas et Alfred Valdenaire leur fonds de commerce, devenu aussi un lieu de rencontre des villageois et agriculteurs qui «descendaient» à la ville. Photo 5 différente de la maquette

Dans cette entreprise, se souvient Gérard Agullo, son frère Albert était comptable. Lui-même s'y rendait souvent pour se procurer du fil et de la poix pour son cerf-volant, qu'un magasinier lui fournissait gratos. Ce dernier était, tellement sympa que son prénom, Gilbert, est resté de manière indélébile dans sa mémoire. Il s'agit de Gilbert Garcia que connaissait André Morales. Gérard se souvient aussi qu'il venait rue du quatre-septembre s'approvisionner en criblure pour nourrir les volailles de ses parents. Le transport se faisait avec un charreton loué sur place, pilote compris, une vraie expédition folklorique (il avait alors 12/13 ans),.... La vente de la criblure se faisait au moulin de la coopérative, où André Morales a travaillé comme employé de bureau.

Dans le dernier immeuble proche du carrefour, bordant la rue du Quatre septembre côté droit, séparé de la quincaillerie par la rue Blandan se tenait le bazar des «mozabites ou mzabites ». Photo 6 Comme la plupart des enfants de son quartier, Albert. Bonmati, mais aussi Charles Saez, venait y acheter des toupies des élastiques pour la fabrication des stacks. Ce commerce avait son enseigne « Epicerie du 4 septembre » où Guy Cocheteux, quand sa Grand'mère lui donnait quelques centimes allait y acheter des roudoudous, c'était hier, vers 1930. Dans cette boutique on y vendait un peu de tout.



Pour nous c'était le bazar Banor mais le nom du propriétaire serait Bouchlaghem (orthographe non garantie). En effet, l'un de ses fils, brillant élève à l'école Félix Faure et sans doute le seul musulman présent dans cet établissement, était dans la classe de Jean Charles Legendre. De même Charles Saez l'a aussi fréquenté en classe au cours complémentaire sous ce nom.

Il y avait dans cet immeuble qui se terminait à l'angle de l'avenue Foch par la pharmacie Chassaing, le salon de coiffure d'Huguette Tolinos, dont le frère infirmier travaillait à l'hôpital, et le cabinet d'expert-comptable de M. Schoukroun.

Sur le côté gauche de la rue du quatre-septembre, après le débouché de la rue Jeanne d'Arc, est-ce à ce niveau que se tenait M. Amsallem vendeur de vélos et frère de Maurice Amsallem garagiste de la rue Victor Hugo représentant Simca, comme le signale Albert Bonmati ? Quoiqu'il en soit, dans cette zone habitaient la famille de Tony Aznar, chef meunier au moulin, et oncle de Robert Jesenberger et celle de Beltra, où ont vécu, entre autres, nos amis, Jean-Claude, Paulo et André, à côté de la boucherie signalée par une enseigne, devenue par la suite selon, Guy Cocheteux, la charcuterie Maîtrejean. Ce commerce situé à l'angle de la rue Victor Hugo, faisait face à la boulangerie Médina.

Un peu plus loin, selon André Moralès, se trouvait la cordonnerie Amsallem et un magasin d'alimentation musulman. Faisant face à l'épicerie du mozabite, Hubert Méréa se souvient qu'avait été ouvert à l'époque un Centre d'Information des Armées (Faisait-il doublon avec celui de l'avenue Gambetta ?) et, il lui semble aussi, que Jeannot Herrera tenait une auto-école pas très loin du café de ses parents situé à l'angle de l'avenue Gambetta.

Si certaines constructions encore dans nos souvenirs sont toujours reconnaissables, comme par exemple le long bâtiment qui s'étendait côté gauche au début de la rue du quatre-septembre ou la maison de l'agriculture, la plupart ont subi des transformations, les nouveaux habitants s'adaptant à ce qui existait. D'autres bâtisses à l'angle de la rue Jeanne d'Arc et entre cette artère et la rue Victor Hugo, par contre, ont été rasées et remplacées par des immeubles, dont un hôtel de plusieurs étages bien visibles sur une photographie prise sur Google earth.

Petite Histoire du gâteau de Pâques « La Mona »

Par Manuel Rodriguez (de Sidi-Bel-Abbès)

(Texte transmis à l'Amicale par Gilbert Sandmeyer)

Ce gâteau de Pâques qui réveille tant de bons souvenirs parmi les Oraniens, a toujours été désigné, chez nous en milieu hispanophone par le mot Mona. L'appellation Mouna n'étant qu'un accommodement à la française. Dans les faubourgs populaires de Sidi-Bel-Abbès et des autres villes d'Oranie, l'authenticité du mot Mona était jalousement préservée de génération en génération. Le peuple Oranien avait certes des racines métropolitaines, régions d'Alsace Lorraine, Languedoc, Alpes de Provence, Sud-Ouest, Corse, Paris, des racines italiennes, napolitaines essentiellement, mais aussi des racines espagnoles, régions des Iles Baléares, de Valence, d'Alicante, de Murcie et d'Almeria. La colonie ibérique constituait, à elle seule, plus de la moitié de la population européenne.

Pour en revenir à notre gâteau, on nous propose dans les grandes surfaces, à l'approche de Pâques, des mounas, bien sûr, étiquetées de la façon suivante : « Pâtisserie méditerranéenne ». Pour les besoins commerciaux, l'amnésie est ici totale. De la Mona espagnole, honorée en Oranie, nous passons allègrement à la mouna de tout un bassin méditerranéen.

Alors ! Quelles sont les origines de ce gâteau ?

Si on raisonne à partir du mot mouna, on se perd en conjectures. On affirme alors, sans rire, que les Oranais allant fêter le lundi de Pâques sur les pentes boisées du fort Lamoune, baptisèrent ce gâteau 'mouna' par analogie avec le lieu habituel de leurs réjouissances. Or les adeptes de ce pique-nique étaient à 90% des hispanophones ou descendants d'hispanophones. Ils savaient très bien, eux, qu'à l'heure du dessert, ils mangeaient la mona de leurs parents ou grands-parents. Ce serait les traiter avec beaucoup de légèreté que de leur faire injustement endosser la paternité du mot mouna. Que dire alors de l'immense majorité des gens de Sidi-Bel-Abbès, Tlemcen, Ain-Temouchent, Saint-Denis du Sig, Perrégaux, Mostaganem, Mascara, Saïda, Tiaret, etc. qui de père en fils ont pétri et dégusté des monas et qui n'ont jamais entendu parler du Fort Lamoune Oranais. Une autre explication, aussi fantaisiste que la précédente, établissait une relation entre le nom du gâteau, Mona, et des morceaux de brioche que les prisonniers du Fort balançaient aux singes du haut de leurs fenêtres. Certes, si l'on appelle, en espagnol, Mona, la guenon à queue courte, le mot a ici une étymologie totalement différente.

Même remarque pour ceux qui pensent que 'mico' signifie une petite Mona, gâteau. La confusion vient de ce petit travers de plaisantins qui illustre souvent notre discours, un peu à l'instar des Andalous. Nous aimions beaucoup faire usage de jeux de mots, de mots équivoques, de traits d'esprit. Ce que les Espagnols appellent « un chiste » ou bien « una broma ». Ainsi lorsqu'un enfant peu sage demandait à sa maman qu'elle lui fît des monas, celle-ci, agacée, lui répondait souvent : « Oui ! C'est ça, je vais te faire des monas et des micos ». Les « micos » désignant une autre variété de singes, à queue longue celle-là. Il s'agissait bien sûr d'un jeu de mots. La maman, peu encline à lui être agréable, ne pensait ici qu'aux deux variétés de singes. Pour ceux qui faisaient la fine bouche ou qui n'appréciaient pas assez cette pâtisserie, il était de bon ton de leur dire : « Si tu n'aimes pas les monas, eh bien, mange des micos ». Encore une plaisanterie où l'on propose à l'interlocuteur de croquer une seconde variété de singe, en feignant de comprendre qu'il n'aimait pas la première. On joue ici sur le double sens du mot mona.



Pour conclure, j'ajouterai qu'il était courant de dire chez nous d'une personne laide, qu'elle ressemblait à un « mico ». Nous ne faisons alors nullement allusion à une petite brioche. C'était bien à un singe que nous pensions. Ainsi donc, notre mona et son caractère sacré, symbole pour nous de Résurrection, aura reçu, d'une part, un baptême païen sur les flancs d'une colline oranaise et se sera vu, d'autre part, malicieusement rattachée au monde des singes. Chacun appréciera à sa façon le sérieux de la chose. En fait, dans les quartiers populaires, très hispanophones, des villes d'Oranie, ce gâteau de Pâques, « religieusement » préparé durant la semaine sainte, était appelé mona, avec l'accent tonique sur le 'o' de la première syllabe. Ce sont en effet les Espagnols des provinces de Valence et d'Alicante qui ramenèrent chez nous, dans leur panier en osier [cabassette], à partir de 1850 environ, cette pâtisserie, adoptée ensuite par toute la communauté ibérique. Le dictionnaire de la « la Real Academia » de langue espagnole définit ainsi le mot Mona (je traduis) : gâteau brioché souvent orné d'un œuf, cuit au four, que l'on mange à Pâques le jour de la résurrection. Le dictionnaire étymologique précise que Mona, gâteau, vient de l'arabe littéraire « mu'na » signifiant « provisions-vivres ».

Les gens des provinces d'Alicante et de Valence avaient coutume, le lundi de Pâques, d'aller manger sur l'herbe à la campagne. Ils préparaient, au feu de bois, un riz au poulet et au lapin, les fruits de mer n'étaient pas à la portée de toutes les bourses, ou bien des gazpachos manchegos, galettes émietées mijotant dans un jus de viandes très variées, du gibier si possible, préalablement rissolées avec tomate, ail et oignon. A l'heure du dessert, ils faisaient alors honneur à la Mona.

Blasco Ibañez, célèbre écrivain et enfant du Levant espagnol, a admirablement bien immortalisé ces sites charmants de la Huerta, plaine fertile, valencienne. Les champs d'orangers, la Albufera, véritable Camargue, et les bois en bordure de mer, se prêtaient à merveille à cette célébration. Cette coutume fut ensuite perpétuée, par l'immigration espagnole, dans tous les coins d'Oranie où le lundi de Pâques fut communément appelé « el día de la mona », le jour de la Mona.

Le mot mouna est apparu dans les récits des premiers chroniqueurs métropolitains, venus chez nous pour rendre compte, aux gens de l'hexagone, de ce qui se passait dans la colonie. Peu hispanophones sans doute ou pas assez curieux, ils débaptisèrent par erreur notre



Mona. Elle perdit son accent tonique, très espagnol, sur le 'o', on rajouta un 'u' et la prononciation se fit plus française par déplacement de l'accent sur le 'a' final (mouná). Si les hispanophones restèrent fidèles, jusqu'en 1962, à leur Mona, les autres communautés, surtout dans l'Algérois et le Constantinois adoptèrent la mouna.

À propos, avez-vous remarqué que nos « mantecaos » ou « mantecados », ces genres de sablés saupoudrés de cannelle, formés à partir du mot « manteca », graisse de porc, apparaissent dans les grandes surfaces sous le nom de « montecaos » ? Pour quelle raison la lettre « o » s'est-elle substituée à la lettre « a » ? Serait-ce les prémices d'une explication rocambolique à venir ? Eux aussi nous venaient de la péninsule voisine. C'est en réalité, la graisse de porc mise à part, un très ancien legs arabe.

Alors ! Me direz-vous, mona ou mouna ? Pour moi le choix est fait, je m'en tiens à l'authenticité.

Tant que Dieu me prête vie, je continuerai de déguster les monas que ma femme me prépare chaque année au temps pascal et, ce faisant, à la manière de Proust savourant sa madeleine, je verrai défiler dans ma mémoire ces merveilleux souvenirs de notre Oranie.

Je sais que dans l'hexagone, on trouve tout de même quelques boulangers pâtisseries qui en font de délicieuses.

La plupart d'ailleurs sont de chez nous ou apparentés à notre grande famille. Chacun choisira l'appellation qui lui plaira, bien sûr.

Ce qui est par contre difficile à admettre, c'est cette amnésie au moment d'établir la vérité des choses. Un peu comme si, voulant gommer des racines culturelles déplaisantes, on remettait les pendules à zéro. Tout devant s'expliquer chez nous, comme dans une germination spontanée, à partir de 1830. Or nos grands-parents n'étaient pas tombés du ciel. Ils étaient arrivés de la péninsule voisine, avec une langue, une culture, des coutumes. Ce serait leur faire honneur que de ne jamais l'oublier.

Si on veut d'ailleurs analyser ou comprendre la personnalité, les us et coutumes du peuple d'Oranie, il faut prendre aussi en considération l'apport de la communauté d'origine hispanique. La fantaisie et la dérision ne sont sûrement pas les moyens les plus appropriés pour le faire. Je crois que chez nous les gens ne se prenaient pas très au sérieux et aimaient bien rire de leurs travers mais ils savaient mieux que personne qu'« oublier ses racines c'était perdre son âme ».

Mémoire d'olivier

À Jean-Paul, Alain et Christian Cazorla, en souvenir du patio et de leur olivier

Texte paru sur l'Echo de Saïda n° 145 en 2018

par Paul Duteil



Je fêterai bientôt mes 120 ans. Je suis né le long d'un chemin bordant un champ où d'autres congénères s'épanouissaient sous la main d'hommes expérimentés. D'un noyau probablement craché à terre, j'ai germé et fait mon chemin dignement dans cette terre d'Andalousie que je ne pensais jamais devoir quitter. Pourtant, ce fut le cas. Fallait-il que celui qui me tira du sol soit attaché à ce coin de terre espagnole pour emmener avec lui un souvenir tel que moi, frêle arbrisseau, pâle réplique de mes voisins si nobles et si imposants. Choyé pendant tout le temps que dura le voyage jusqu'à ce jour où on me planta au centre d'une large cour bordée d'habitations basses, de pisé blanchi à la chaux, qui ressemblaient tant à celles que nous venions de quitter. Je fus entouré de beaucoup d'attentions pendant les premiers mois de ma nouvelle installation. Arrosé régulièrement, protégé du froid lorsque, dans cet étrange pays, la neige me glaçait la sève. Je fournis en échange tout ce que la nature avait bien voulu m'accorder et devins très rapidement un arbre adulte prêt à rendre tout l'amour que l'on m'avait prodigué jusqu'ici. Et de l'amour, j'eus souvent à en donner, lorsque les enfants de mes maîtres me prenaient par les branches et m'entraînaient dans des jeux enivrants d'où je sortais échevelé, les feuilles en bataille, mais heureux d'avoir permis à ces petits d'hommes d'être plus agiles et vigoureux. J'avais le sentiment de contribuer à leur éducation, je les aidais ainsi à devenir, à leur tour, des adultes accomplis. Souvent, l'un d'eux venait épancher son trop plein de chagrin contre mon tronc rugueux et je recueillais ses

pleurs en m'efforçant de ne pas pleurer avec lui. Pendant toutes ces années, je ne me suis jamais senti seul un instant. Pourtant je trônais, solitaire, au centre de ce patio où les poules, les pigeons, moutons, mules ou chevaux me tenaient compagnie quand mes camarades de jeux étaient à l'école. Je guettais chaque jour, lorsque les rayons du soleil se faisaient moins brûlants, l'instant où ils apparaissaient, nuée bruyante de petits faunes débraillés qui, à peine leurs cartables posés, m'escadaient sans ménagement, jusqu'à ma branche la plus haute. Je restais là, heureux, comblé, les branches chargées de ces petits corps chauds et musclés.



La vie s'écoulait au rythme du patio, j'assistais à tous les moments importants de ma grande famille. Lorsqu'un membre mourrait, même les poules, d'habitude si sottement insensibles, caquetaient silencieusement. Longtemps après, nous pensions encore à celui qui nous avait quittés, comme si nous n'arrivions pas à nous faire à l'idée de perdre un élément de notre communauté.



Familles Planelles, Tristan, Saëz, Cazorla
Fin des années 1940

Solution du N° 170

La réclame

Jean-Pierre
et
Sébastien

Les moments que je préférais, c'étaient les naissances. Les youyous joyeux punctuaient les vagissements du nouveau-né. Et je pensais à ce nouveau partenaire de jeu qu'il me faudra guetter du coin de l'oeil lorsqu'il fera ses premiers pas. Je sais que je serai le premier à capter l'attention de l'apprenti marcheur. Les humains sont ainsi qu'ils ne peuvent apercevoir un arbre sans éprouver l'envie de l'escalader. J'étais ravi et fier à la fois d'occuper ainsi, dès leur naissance, l'esprit des hommes. Les occasions de me le prouver ne leur manquaient pas. C'est ainsi qu'au printemps, les Français choisissaient avec soin pour chaque enfant une de mes branches qu'ils taillaient et décoraient d'oeufs en sucre et de rubans multicolores. Les enfants se rendaient ainsi à l'église en tenant bien droit cette ramette si joliment transformée. À leur retour de la messe, les friandises avaient disparu et mes branches, en petits bouquets, rejoignaient les images pieuses fixées au dessus des lits.

J'étais aussi l'objet de toutes les attentions de la part des apprentis chasseurs qui lorgnaient mes branches fourchues avec l'intention de confectionner des frondes à l'efficacité redoutable. Parfois, je ressens encore la brûlure du petit canif qui creusait sur mon tronc le prénom de l'être aimé entouré d'un joli coeur percé d'une flèche qu'un jeune compagnon confiait à ma garde discrète.

Puis, brutalement, un jour, je sentis qu'un drame se nouait. Les hommes ne se regardaient plus de la même manière. La haine s'installait dans les cœurs et je ressentis au fond de moi un immense chagrin. Plus personne ne semblait s'aimer, le soupçon et l'intolérance envahissaient le patio.

Les soirs d'été n'avaient plus la même saveur, même les fêtes n'avaient plus la même gaïté, chaque famille se murait et sombrait lentement dans une sourde défiance. Enfin un matin, je vis enfin s'éloigner la majeure partie de ma famille, entassée dans des voitures noyées de pleurs. Je recueillis leur dernier regard lorsque l'automobile disparut dans la rue et je réalisais alors que rien ne serait plus comme avant. Je vécus, de nombreuses années encore, jusqu'à ce jour, la veille de mon 120ème anniversaire, où j'aperçus la silhouette vaguement familière d'un vieil homme qui traversa le patio et qui s'approcha de moi. Sa main noueuse me caressa doucement l'écorce et je sentis son front s'appuyer légèrement sur moi, des larmes s'échappèrent de ses yeux et je compris enfin que ma famille d'au-delà des mers ne m'avait jamais oublié.

**RESULTAT
JEU CONCOURS
MOTS CROISÉS 170**

Le mot caché proposé sur
l'Echo de Saïda 170 était :

Parmi les bonnes réponses reçues,
c'est **XXXXXXX** que le tirage au sort a
désigné, bravo à **XXXX** !

Erratum

*Chers amis cruciverbistes,
Dans la grille des Mots Croisés publiée sur l'écho 170, j'avais oublié de numéroter les cases jaunes.
Résultat : peu de réponses dont celles d'Albert Bonmati et Jean Sirmin, qui ont trouvé les bonnes lettres mais pas le mot caché, et celles de Renée Ermosilla et Jean Escobar qui avaient la solution, Adolphe, et sont exceptionnellement les vainqueurs du jeu.*

Jean Pierre

Un Saïdéen... très connu !

Horizontalement

1 -Attachas, nous. -Troupe de chiens. 2 -Nom de son domaine agricole. 3 -Assemblèrent. 4 -Débita à haute voix. - Club sportif d'Alger où il s'éclata. 5 -Prénom de son papa. 6 -Frigorifia, glaça. -Course à pied de longue distance en terrain accidenté. 7 -Le moment de déguster la kémie et l'anisette -Greffe, assemble bout à bout. 8 -Ensemble des espèces animales. -Son prénom pour ses amis. 9 -Déguerpie, évadée. -Syndicat des travailleurs français. -Pâtés impériaux (cuisine vietnamienne). 10 Abimai, abrasai. -Capitale de la région où il exerça ses activités dans notre association. 11 -Symbole chimique du chlore. -De droite à gauche, consacra, dédia. 12 -Arbres, Variété de sorbiers. -De droite à gauche, adjectif démonstratif. -Phonétiquement, belle nana ou papi. 13 -Chiffrées, cryptées. -Rapport de la circonférence d'un cercle à son diamètre. -Ville où il fit ses études secondaires et universitaires. 14 -Son âge en 2024. 15 -Identifiant du Royaume-Uni sur les plaques anglaises. -Salé puis séché à la fumée. -A la fin de cuvées ou de noyées. 16 -Points cardinaux opposés. -Son métier. 17 -Le prénom de sa maman. -De droite à gauche, devoir au présent. 18 -De droite à gauche, jeu de cartes. -Est-Sud-Est. -Une de ses passions. 19 -Inattendu. -Petite monnaie du japon. 20 -Il fut très longtemps, jusqu'en 2009, le responsable de sa publication. -Couleur des écologistes.

Verticalement

1 -Région où se situe son domaine agricole. -Prénom de son épouse. 2 -Précède souvent pas. -De bas en haut, saint des Pyrénées. -Confiserie orientale, faite d'une pâte aromatisée enrobée de sucre. 3 -Co-fondateur, Il en fut le grand animateur jusqu'en 2009 de cette association. -Façon de payer comptant. 4 -Vêtement traditionnel de la femme indienne. -Aller-Retour. -Exclamation enfantine. -Manche d'un match de tennis. -Les êtres vivant le respire. 5 -Envoya, balança. -Militaire d'un grade égal ou supérieur à celui de sous-lieutenant. -Ou Gaïa symbole de la terre. -Abréviation qui signifie « le même », ou « la même chose ». 6 -Aboutissant, conduisant. -Article contracté. -Défavorise, blesse, nuit. -Autrefois, axe routier principal. -Vient de naître. 7 -Le soleil s'y lève. -Appareil de levage permettant l'enroulement et le déroulement d'un câble. -Marquées, ornées de dessins sinueux. 8 -Le do l'a remplacé. -Commune française située dans le département de la Loire, en région Auvergne-Rhône-Alpes. -Grade d'un élève officier qui n'est pas encore sous-lieutenant. -Arrêta, acheva, mis fin. 9 -Règle d'architecte. -Caractère de ce qui est unique, Chacun des éléments identiques qui forment un tout. -Pour les amis. -Sans qu'il/elle soit au courant. -Mèche de cheveux rebelle. 10 -Son nom. -Une de ses passions. -Grande fête officielle, spectacle exceptionnel. -De bas en haut, Cube à faces numérotées. 11 -femelle d'un mammifère carnassier. -Taïre au passé simple. -Doublé signifie répugnant, sale. 12 -Bordure entourant une glace, un tableau, décor, environnement. -Pour appeler, attirer l'attention. 13 -Un en italien ou en espagnol. -Saint de Normandie. -Pays de l'oncle Sam. 14 -Adjectif possessif de la troisième personne. - (Que je me) rétablisse, (que je) recouvre la santé. 15 -Organisation mondiale de la Santé. -Argent en argot. -Hasarder, braver, risquer. 16 -Consomme, utilise. -Son rôle dans notre association de 1989 à 2009.

Jean-Pierre
et
Sébastien



Naissances

Alexis et Marie Arbogast-Reynouard et leur fille Jehanne sont heureux de vous annoncer la naissance de Madeleine le 17/11/2024 à Bruxelles. C'est le 5ème arrière-petit-enfant de Jacques et Léonie Arbogast-Mullor.

Victor est né au foyer de Pierrick et Maëlis Mercadier. Il est le petit-fils de Jacques et Rosemonde Mercadier et dixième arrière-petit-fils de Pierre Haensel de Franchetti et de Maryse Fuster d'Oued-Taria. 82000 Montauban

L'Amicale des Saïdéens souhaite de longues et heureuses vies à ces nouveaux Saïdéens

Mariage

Madame Corinne Haensel, Monsieur et Madame Pierre Haensel font part du mariage de leur fils et petit-fils Jérôme avec Stéphanie

L'Amicale des Saïdéens félicite les jeunes époux et leur souhaite la meilleure vie possible.



Décès



Georges Grosclaude, époux de Solange, née Dominguez, décédé en juin 2024.
De la part de Solange et de tous ses proches



Bartholo Rodriguez né à Saïda, nous a quitté le 1er juillet 2024 à Nîmes dans sa 94 ème année. De la part de ses enfants Édith et Jean-Christophe, ses petits-enfants Fabrice, Emeline et Doriane, ses arrières petits-enfants Nathan et Lilas et de son neveu Garcia Philippe. 30000 Nîmes



Jean Llamas, décédé le 27 octobre 2024 à l'âge de 101 ans et demi, de la part de son épouse Carmen, née Bravo, de ses enfants Alain et Jean-Louis et leurs épouses Catherine et Geneviève, de son beau-frère François Bravo et son épouse, de ses 5 petits-enfants et de ses 3 arrières petits-enfants. 44800 Saint-Herblain

Georges Boulanger décédé le 24 novembre 2024 à l'âge de 82 ans. De la part de son frère Jean Pierre Boulanger



Pierre Lamodièrre né à Saïda en 1946 et décédé le 29 novembre 2024 à Auxerre, à l'âge de 78 ans. De la part de son épouse Nicole et de ses frères Gérard et Jean. 89000 Auxerre.



Aurélie Falzon décédée le 2 décembre 2024 à Marseille à l'âge de 89 ans. De la part de sa fille Martine de Simone née Falzon. 13003 Marseille



Serge Mourlam décédé le 10 décembre 2024 à l'âge de 91 ans. De la part de ses enfants Serge et Joëlle, de ses petits-enfants Marina, Jérémy et Elise. 38160 Saint-Vérand
Serge était l'époux d'Huguette Mourlam (née Fort), décédée en 2019. Huguette avait grandi rue Isaac Nahon, et Serge à la maison forestière de Barra. Ils s'étaient mariés en l'église de Saïda le 16 juillet 1956.



Barthélémy Saëz décédé à Draguignan le 21 décembre 2024 à l'âge de 85 ans. De la part d'Arlette son épouse, de ses enfants Franck, Chrystelle et Annick, de ses petits-enfants, de son arrière-petite-fille, de ses frères Charles et José et de toute la famille.



Josette Amsallem décédée à l'âge de 92 ans. De la part de Fernand, son époux, et de ses enfants Jean Luc, Gil et Claude (nés à Saïda). 92160 Antony. Josette a été institutrice à L'école de filles Square Flinois en 1954-56. Fernand Amsallem, ancien Postier, a été joueur de Football au GCS



Claude Gauthier, né à Saïda, marié à Francette Juan. De la part de ses cousines Colette, Jacqueline, et Jocelyne Lopez...Il est décédé le 6 Janvier 2025 à Palavas (Hérault) à l'âge de 94 ans.



Henri Paës, décédé le 13 janvier 2025, à Martigues, de la part de tous ses proches, de son cousin Yves Martinez et de tous les Saïdiens qui l'ont connu, et qu'il a fait si souvent rire !



Christiane Martinez née Carrillo décédée le 10 janvier 2025 au cours de sa 90ème année. De la part de ses enfants, Luc, Franck et leurs épouses, ses petits-enfants e ses arrières petits-enfants.
38760 Varcès-Allières-Risset

Élise Dumas née Meyer
Décédée le 7 Janvier 2024 à 101 ans à Cannes
De la part de ses enfants Monique et Gérard
Famille Meyer - Villa Saint-André des Anges
Saïda

Claude Marin, décédé le 5 février 2025, à l'âge de

(texte et photo en attente)

L'Amicale présente ses sincères condoléances à toutes ces familles saïdiennes et partage leur peine.